

Anna BONDARENCO
Professeur, Université d'État de Moldova Chisinau,
République de Moldova

La coexistence des contraires: l'événement et le stéréotype, leur langage dans le roman d'E. Zola «Germinal» et le roman «La Peste» d'A. Camus

Résumé: Deux entités interdépendantes et à la fois contraires, celle de l'événement et du stéréotype constituent le cadre sociétal et linguistique que nous examinons. Afin d'explicitier leur caractère antithétique et leur coexistence dans un contexte social, nous nous sommes adressée à la philosophie des antagonismes. Une autre thèse exploitée est celle de l'énergie dont est dotée toute molécule, tout élément d'un tout, conçue par le philosophe S. Lupasco comme énergie dynamique, événementielle. C'est l'énergie, propriété inhérente à tout élément d'un système, qui change le mode stéréotypé de la vie des mineurs du roman «Germinal» d'E. Zola et des Oranais du Roman «La Peste» d'A. Camus et la production de l'événementiel.

Les stéréotypes sociaux dans leur forme conceptuelle, dans un texte littéraire, sont convertis en stéréotypes de langue. La transposition du schème conceptuel en stéréotype de langue requiert un langage spécialisé correspondant au courant littéraire fondé par les auteurs des romans. La pratique au quotidien des stéréotypes sert de signe d'un certain ordre, de stabilité instaurée dans une société, la production de l'événement marque l'installation du désordre dans l'ordre, de l'instabilité dans la stabilité, ces contradictions étant nécessaires et incontournables. L'événement pourrait être de nature obligatoire, nécessaire ou aléatoire.

L'événement et le stéréotype s'approprient des outils linguistiques de nature lexicale, sémiologique, morphologique, syntaxique, stylistique, finalement, textuelle. Néanmoins, l'outil linguistique déterminant de l'événement et du stéréotype, c'est leur forme

temporelle: l'événement est marqué par le passé simple, le stéréotype s'exprime par l'imparfait ou par le présent continu. Les derniers actualisent l'itérativité et par suite la durabilité du stéréotype, la production d'un fait événementiel est désigné par le passé simple, la première forme temporelle marque le temps long du stéréotype, la deuxième exprime le temps court de l'événement.

Mots-clés: événement, stéréotype, caractère antithétique, énergie dynamique, itérativité, durabilité

Abstract: In this study we examine two interrelated and at the same time contrary entities, the event and the stereotype, which constitute the societal and linguistic framework of the research. We have applied the philosophy of antagonism in order to express their antithetical character and their coexistence in a social context. We have also studied the thesis on energy that is characteristic of every molecule, of every element of a system. Philosopher Stephane Lupasco conceived energy as a dynamic eventful phenomenon. Namely energy, as an inherent property of each element of a system, changes the lives of miners in the novel «Germinal» by E. Zola and of inhabitants of Oran in the novel «La Peste» by A. Camus and determines the occurrence of the event.

Social stereotypes, in their conceptual form in a literary text, are converted into linguistic stereotypes. The conceptual stereotype, being transformed into a linguistic stereotype, acquires a specialized language, which corresponds to the literary genre created by the authors of the novels. The usage of stereotype in everyday life serves as a sign of order, of established stability, whereas in society the event marks a certain disorder within order, instability within stability. These contradictions are necessary and unavoidable. The event can be obligatory, necessary or accidental. The entities under analysis acquire lexical, semiological, morphological, syntactic, stylistic, and finally textual linguistic means. We have also observed that the linguistic determinant tool of marking a stereotype and an event is their temporal form. The event is marked by Simple Perfect Tense. The stereotype is expressed through Imperfect or Present Continuous Tense. The latter temporal forms represent iterativity, and consequently the durability of the stereotype, whereas the occurrence of an event is marked through Simple Perfect forms;

the first temporal form marks the long time of the stereotype, the second form expresses the short time of the event.

Keywords: event, stereotype, antithetical character, iterativity, durability, dynamic energy

Argumentaire du choix de l'objet d'étude

Le choix du sujet de recherche a pour fondement la thèse selon laquelle le monde qui nous entoure, qu'on observe et qui fournit à notre cerveau des fragments de la réalité physique servant de matière à analyser, les effets et les influences qu'on en subit, les situations qu'on crée ou qui sont créées par des facteurs connus et inconnus, le monde auquel on réagit, qui détermine et y situe nos manifestations, nos actes, nos actions et leurs produits dans un espace, n'est pas uniquement le monde de la chose, de la matière, c'est aussi le monde de l'événement. Ce dernier, comme produit d'un processus, d'une série d'actions ou de différents actes ou états, a pour terrain d'émergence, de production et d'installation, une situation (voire des situations), générant elle-même un nouvel état.

Le monde de la chose ou de la substance, déterminant le visage substantiel du monde, est aussi le monde de l'événement, le monde à visage événementiel.

Serait-ce pour cette raison que l'événement qui devient l'objet de nos réflexions, de nos représentations, du langage intérieur, objet de désignation, de référence, se présentant aussi comme motif de notre énonciation, est qualifié par L. Wittgenstein comme une entité de même rang que la chose (Wittgenstein)?

Les unités minimales de la communication et leur référence

L'idée de la conceptualisation du monde sous sa forme événementielle nous est venue lors de l'étude de la structure logico-sémantique de la phrase complexe enchâssant des subordonnées, et de son aptitude à actualiser les catégories logiques, telles que: la catégorie de l'existence, de la localisation spatiale, de la situation temporelle, du jugement de valeur ou de l'appréciation, de l'identification, de l'identité, etc. L'idée de la nature événementielle du monde s'est particulièrement imposée lors de nos interrogations sur la distinction entre la fonction logico-sémantique et la fonction référentielle de la phrase simple, d'une part, de la phrase complexe, de l'autre.

Diversité des approches en analyse textuelle

Ces deux unités communicatives à structures respectives différentes, répondent aux besoins langagiers du locuteur, besoin de matérialiser, par exemple, la localisation dans l'espace d'une chose ou d'un événement, ou de prédiquer telle propriété à une chose ou à un événement, voire à une situation.

Nous étions parvenus à la conclusion que la phrase simple est produite par le locuteur afin de verbaliser le produit des actes psychiques auxquels est soumis un objet ou une chose: on le qualifie, on le situe dans le temps, on le localise dans l'espace, on exprime une relation entre deux ou plusieurs objets, on l'identifie ou on énonce le résultat de l'identification de l'objet, etc. Toutes ces catégories logiques, produits de la pensée, sont la plupart du temps désignées par la structure de la phrase simple. Par cette propriété, la phrase simple démontre sa dimension substantielle: désigner la relation entre deux ou plusieurs objets ou la relation entre l'objet et le locuteur ou un autre être humain.

La dimension événementielle ou situationnelle de la phrase complexe

Le locuteur se sert de la phrase complexe au moment où il doit exprimer la relation entre deux ou plusieurs événements ou au cas où il doit formuler un jugement de valeur sur un ou plusieurs événements ou situations, lorsqu'il doit actualiser leur localisation dans l'espace ou les situer dans le temps. Ceci démontre la dimension événementielle de cette unité syntaxique.

Cette conclusion est confirmée par la théorie de la référentialité de ces unités de base de la syntaxe: la phrase simple a pour référent un événement ou une situation créée par un processus (ce dernier comportant des actes, des actions), la phrase complexe a pour référent la relation entre deux ou plusieurs événements. Elle peut, en outre, actualiser aussi la relation qui s'établit entre le locuteur ou entre un énonciateur potentiel et un ou plusieurs événements.

L'événement: déterminisme et contingence

Il y a en philosophie deux visions principales de l'événement, celle du déterminisme et celle de la contingence.

Le déterminisme, en qualité de doctrine philosophique, s'appuie sur la thèse selon laquelle tout ce qui se produit dans le monde physique est conditionné par le rapport de causalité entre la chaîne des actes, actions, états, processus, événements antérieurs et l'état actuel des choses. Il en résulte que ce sont des produits des temps antérieurs qui déterminent la production des événements.

La contingence soutient l'idée selon laquelle les choses changent non pas par nécessité, mais éventuellement, occasionnellement, accidentellement.

Ces deux visions de l'événement, se trouvent en rapport d'opposition, de contradiction ou d'antagonisme, l'une affirmant que l'événement est la conséquence de l'enchaînement logique de la causalité, l'autre se référant à la contingence, au hasard. Ainsi, la causalité et le hasard seraient les motifs, les causeurs de la production de l'événement et les critères explicitant sa nature.

Dans ce cadre d'idées, E. Morin souligne l'importance évidente de l'opposition du déterminisme à la contingence, parce qu'elle a recouvert «*le conflit historique opposant l'esprit scientifique à l'esprit religieux, l'esprit matérialiste à l'esprit idéaliste, l'idée évolutionniste à l'idée émanationniste*» (174). «L'événement sphinx». L'*Émanation* serait alors le processus de création des êtres et du monde par un agent transcendant, voire par une nature divine. L'émanationnisme (ou émanatisme) est une conception philosophique d'origine brahmaniste qui rejoint le néoplatonisme de Plotin: l'univers n'a pas été créé par un dieu libre, mais découle de Dieu selon la loi de la nature même de Dieu. La théorie de la contingence s'oppose donc à celle de l'ordre causal et invariable des phénomènes tel que le conçoit le déterminisme qu'elle critique.

L'opposition de l'esprit scientifique à celui religieux, du matérialisme à l'idéalisme s'explique par le rôle du hasard dans l'argumentation de l'avènement d'un événement en qualité de phénomène indéterminable et inexplicable, faisant partie de la phénoménologie.

En raison de ces deux visions philosophiques sur l'événement, on pourrait distinguer **les événements nécessaires** et **les événements aléatoires**.

Événements nécessaires/événements aléatoires, leur coexistence

L'évolution sociale et sa durabilité, qui devrait être ininterrompue, sont conçues comme une alternance d'événements nécessaires et événements aléatoires, idée formulée par E. Morin:

La nature singulière et évolutive du monde est inséparable de sa nature accidentelle et événementielle. Le cosmos ne devient pas ce qu'il devrait être, à la manière hégélienne, par développement autogéniteur d'un principe obéissant à une longue dialectique interne (celle de l'antagonisme ou du négatif, encore que tout dans cette thèse ne saurait être rejeté). (7)

La durabilité du monde est ébranlée par l'évolution accidentelle. Quant à la dernière partie de la citation, «... cette thèse ne saurait être rejetée», elle n'a pas été rejetée par l'expérience scientifique, nous ne l'avons pas rejetée non plus, bien au contraire, nous l'avons appliquée, car seule l'opposition ou la comparaison des entités comparables ou associables pourrait expliciter la nature d'un phénomène ou du moins l'éclairer.

Dans ce cadre d'idées, E. Morin constate la condition obligatoire de l'évolution, celle de la nécessité de la perturbation de l'ordre, par sa désorganisation, par l'accident, ce qui veut dire par l'événementiel: «Nous voici devant le scandale et la merveille diachronique: il faut qu'il y ait erreur, 'bruit', perturbation, désorganisation, accident, pour qu'il y ait – éventuellement et rarement, 'probablement' mais nécessairement – évolution, progrès, création» (188). L'évolution, le progrès, la création comme processus deviennent des évidences suite à la perturbation de l'ordre et de l'instauration du désordre, ce dernier demandant à la pensée humaine de réagir et de produire quelque chose qui soit nouveau, favorable et progressif, tout en s'appuyant sur l'ancien.

Par suite, le progrès, la création, l'innovation sont des effets de la désorganisation, du désordre. Ces derniers, selon E. Morin, impliquant la perturbation, sont nécessaires pour «...l'apparition d'une qualité, d'une complexité, d'une propriété nouvelles» (*ibid.*). Par conséquent, les propriétés nouvelles, constituant une qualité nouvelle, sont générées par la désorganisation d'un système, cette dernière conditionnant l'avancée de l'évolution. Par cette idée, l'auteur souligne l'interdépendance entre **l'Ordre** et **le Désordre**, tous les deux nécessaires pour l'évolution sociale: «C'est dans l'agitation, le désordre des rencontres que s'est constituée une seule fois peut-être, une organisation dynamique, créant un ordre nouveau», – constate E. Morin (188-189).

Le Désordre, nécessité pour l'instauration de l'Ordre

L'importance des contraires pour l'évolution sociale est désignée par E. Morin par le syntagme «évolution aux deux visages», elle est synthétisée par les phénomènes antithétiques: **Ordre/Désordre, Agitation/Contrainte, Hasard/Nécessité, Événement/Système, Désorganisation/Création**. Ces entités se présentent dans la vision du penseur comme nécessaires pour comprendre toute évolution.

L'auteur souligne l'importance du rôle modificateur du temps dans la coexistence de ces paires antagonistes: «*Le temps est un mouvement vers le désordre ... qui, dans son désordre, et à travers l'agitation, est créateur d'ordre*» (188). Par cette idée l'auteur démontre le rôle déterminant du temps dans l'installation de l'ordre par le biais du désordre. Face à l'être humain, le Temps, conçu comme mouvement, devient force directrice de l'évolution sociale, parce que c'est lui qui régit le monde et non l'être humain.

L'événement légitime/l'événement contingent dans la continuité ininterrompue du temps, leurs propriétés

L'événementiel, envisagé par les philosophes comme quelque chose de *légitime*, d'*ordinaire*, d'*attendu*, de *prévisible*, de *régulier*, d'*obligatoire*, d'*ordonnant* est aussi qualifié comme *nécessaire*, tandis que l'événement contingent s'approprie les propriétés suivantes: *singulier*, *éventuel*, *individuel*, *contingent*, *improbable*, *casuel*, *conditionnel*, *accidentel*, *fortuit*, *incertain*, *occasionnel*, *désordonnant*, etc.

Le contenu conceptuel de l'«événement **aléatoire**» s'oppose au contenu conceptuel de l'«événement **nécessaire**» qui se produit, selon des lois établies d'avance, par l'interaction légitime entre les actions et les actes humains ou entre les phénomènes naturels. Le hasard ne serait plus hasard s'il fonctionnait selon des lois, et sans doute mettons sous le terme hasard tout ce qui échappe à la compréhension humaine qui ne peut établir de relation de cause à effet entre des phénomènes qui lui restent inattendus et inexplicables.

Il résulte de ceci que les propriétés inhérentes à l'événement dérivent de ces deux types de conceptualisation et d'interprétation de l'événement, ces derniers conditionnant les théories se référant à l'évolution sociale:

Evolution sociale

Evolution déterministe /Evolution contingente

Causalité, nécessité/ l'aléa, le hasard

L'énergie, élément constitutif d'un système et générateur de l'événement.

Quelle que soit la nature d'un événement, il fait partie d'un système, ce dernier subissant des modifications au fur et à mesure de l'écoulement du temps. Les transformations, les perturbations de nature événementielle qui se produisent au sein d'un système ou dans un sous-système, ont lieu grâce à l'énergie que comporte tout constituant d'un système. L'énergie, dont est dotée toute molécule, tout élément d'un tout, d'un système ou sous-système, est envisagée par le philosophe d'origine roumaine S. Lupasco comme énergie dynamique, comme énergie événementielle. Par suite, la moindre unité d'un tout, d'une masse, comportant une énergie est conçue comme force déterminante de tous les changements de nature progressive ou régressive.

Le terme d'énergie, selon l'auteur, «... *n'est qu'un terme commode pour rassembler ce qui arrive, c'est-à-dire précisément les événements, que seuls nous connaissons, qui seuls apparaissent dans nos laboratoires, comme dans les principes et théories que l'on peut en déduire*» (99).

S. Lupasco, insistant sur l'importance de l'énergie propre aux particules ultimes, trouve que ce sont «... *les éléments derniers constitutifs de l'univers, dont les aspects variés ne résultent que de leur diverses associations; associations commandées par le hasard, dans la perspective notamment mécaniste de la physique du XIX^{ème} siècle*» (98). L'auteur reconnaît le pouvoir du hasard, car il considère que c'est lui qui régit le processus de l'association nouvelle des éléments constitutifs d'un système, suite à ceci, son rôle est incontestable dans la constitution des nouvelles molécules. Le hasard serait un Régent du renouvellement des systèmes. L'instant du rejet ou de l'association des éléments d'un système et de la construction d'un nouveau constituant devrait être envisagé comme événementiel.

Les deux citations apportent de la lumière sur la propriété déterminante des éléments ultimes de la structure d'une matière et par suite de l'univers, celle de l'énergie assurant le mouvement à l'intérieur du système. La variété d'éléments est due à ce mouvement lors duquel les molécules se combinent, s'associent ou se rejettent, c'est un effet de l'énergie qui agit d'une manière aléatoire ou d'une façon organisée. Le processus de l'association ou du rejet de l'élément, provoqué par le hasard ou par une loi légitime, produit des événements. Finalement, comme le constate S. Lupasco «*nous n'avons*

jamais affaire qu'aux comportements des événements énergétiques, qu'à ce qu'ils contiennent à l'état potentiel et à l'état d'actualisation» (99). L'énergie en puissance est source de transformation, de passage de la matière d'un état à l'état événementiel. Les deux états se trouvent en rapport d'interdétermination.

Il y a une identité entre l'idée d'un philosophe qui s'appuie sur des lois de la physique et l'idée des linguistes. Dans cette optique, J.-P. Desclés, en caractérisant l'état, le processus et l'événement, définit ce dernier comme «... *transition entre un état antérieur et un état postérieur*» (*Les référentiels aspecto-temporels, une approche formelle appliquée au français* 3). Le rôle du hasard dans la restructuration d'un système permet de parler de l'existence de l'indéterminable à côté du déterminable dans la structure d'une matière, car si on reconnaît qu'il existe de l'explicable, du déterminable, on est obligé de reconnaître l'existence de l'inexplicable, de l'interminable. L'explicable sans son élément oppositionnel ne pourrait pas exister, il n'aurait pas d'élément qui explicite la nature du premier, car c'est par rapport à l'indéterminable qu'on définit la nature du déterminable, ses propriétés permettent de révéler, d'identifier et démontrer la nature du déterminable.

Le hasard dans la structure d'un système

Une des formes de manifestation de l'indéterminable, en effet, du motif de son existence et de son intervention dans la monotonie de la vie, du mode de vie stéréotypée, c'est le hasard. Intégré dans notre vie, il marque la limite de notre connaissance, comme l'affirme E. Morin. En parlant du hasard et de son importance pour la connaissance, le penseur considère que

Depuis Mendel, fondateur de la génétique, depuis Ludwig Boltzmann, fondateur de la statistique mécanique, depuis Max Planck (le hasard dans le champ de l'énergie), depuis Einstein jusqu'aux transformations stochastiques, l'utilisation des chaînes Markoviennes, etc. le hasard devient un élément scientifique intégré, reconnu, et cette intégration en même temps qu'elle marque une limite à la connaissance, lui fait faire un bond en avant. (*L'événement-sphinx* 174)

Comme la perturbation au sein d'un système est due aux différentes associations des éléments constitutifs d'un système, celles-ci générant l'alternance de l'ordre et du désordre dans l'ordre, ces derniers, selon

S. Lupasco, sont «*commandées par le hasard*». Par suite, nombre de perturbations, à l'intérieur d'un système ou d'un sous-système, s'effectuent d'une manière aléatoire.

Nous considérons que dans tout hasard il y a une dose de légitime, une légitimité qui ne pourrait pas être observable, saisissable pour l'œil de l'être humain. C'est une loi instaurée antérieurement par le système dont la propriété fondamentale serait celle d'être systémique, celle-ci existant dans le même élément.

La perturbation dans la structure d'un système, entraîne l'accouplement des moindres éléments, molécules et la constitution de nouvelles associations, de nouveaux regroupements de ces éléments. Ces derniers, à leur tour, installent un état nouveau qui assure la durabilité à l'intérieur d'un tout, il constitue un fondement sur lequel se tient le Tout. Néanmoins, le Temps, se présentant comme modificateur des modifications déjà instaurées, fait son affaire, il continue à y apporter la perturbation.

Dans notre étude, nous avons pris pour fondement la thèse de l'opposition, de la contradiction, s'exprimant dans le couple d'entités antithétiques, celle de l'Ordre et du Désordre, puisque la pratique des stéréotypes par les membres d'une communauté sociale constitue un ordre et l'avenue d'un événement génère un désordre. Nous considérons que dans la structure des deux constituants de l'opposition, il y a une dose de déterminable et d'indéterminable.

L'incapacité humaine d'expliquer la nature de certains phénomènes de la réalité

A cet égard, E. Morin écrit:

L'interdéterminabilité, au niveau des unités élémentaires comme au niveau des interactions au sein des systèmes complexes, peut être conçue, soit comme notre incapacité, peut-être provisoire, à saisir la conjonction ou l'interférence de multiples facteurs, soit comme un principe pragmatique qui ne préjuge en rien de la nature de la réalité étudiée, soit comme un trait constitutif, ontologique de cette réalité. (174)

Le sociologue reconnaît l'incapacité de l'esprit humain de saisir, d'explicitier la nature de certains phénomènes de la réalité, les motifs seraient de différents ordres, dont l'un serait celui qu'un des traits constitutifs serait de nature ontologique du phénomène.

Ces idées de l'auteur, ainsi que l'expérience démontrent qu'il y a des choses qui ne se prêtent pas à être connues, à être observées, ou exposées, avant tout, à nos sensations, voire à être découvertes, elles restent insaisissables. Seule la raison humaine, accompagnée aussi de l'inconscient, pourrait dans certains cas supposer ou induire ce qui se cache derrière l'infranchissable.

Nombre d'événements sont des produits inexplicables, surtout ceux naturels, ceux inattendus, survenus dans la vie de l'être humain, c'est pourquoi ils sont qualifiés comme phénomènes qui sont régis par une force surnaturelle, dont le nom est Dieu. L'inattendu, l'imprévisible fait partie de l'inexplicable, par exemple un phénomène naturel comme celui d'un glissement de terre, de la pluie, d'une avalanche de neige, d'une maladie incurable pour laquelle on n'a pas de traitement. La mondialisation comme forme d'évolution sociale incontournable et irréversible, d'échange, mode d'interaction humaine, de différents genres à l'échelle planétaire à laquelle personne et rien ne pourrait s'opposer, piétinant l'individuel, le particulier, apporte et instaure dans nombre de contextes sociaux l'inconnu, l'inattendu.

L'événement et son interprétation en linguistique

En linguistique, le concept d'événement est analysé dans une perspective cognitive. Ce sont J.-P. Desclés et de Z. Guentchéva qui ont consacré une série d'articles à cette entité, en appliquant à son analyse l'approche aspecto-temporelle. Ils présentent les concepts de base de nature aspectuelle qui constituent le point de départ pour une analyse linguistique de l'événement. C'est un réseau de concepts liés plutôt à l'aspect qu'à la temporalité, ils permettent de définir les entités aspectuelles qui interagissent en générant l'événement. Cette approche permettrait que ce dernier, selon les auteurs cités, «... *prenne sa place et soit relié à d'autres concepts*» (1).

Les référentiels aspectuels des prédicats verbaux, les entités qui en dérivent

Etant donné que l'événement s'est approprié une série de prédicats verbaux et des noms à valeur événementielle, la valeur aspectuelle du prédicat événementiel acquiert une importance déterminante pour l'actualisation et l'énonciation de l'événement. J.-P. Desclés et Z. Guentchéva, considèrent que la théorie de l'énonciation

... cherche à analyser non seulement l'énoncé en tant que produit mais également à représenter les opérations énonciatives qui le produisent à partir de schèmes sémantico-cognitifs (SSC) représentant les significations des prédicats verbaux et celles des opérateurs grammaticaux, par le biais d'opérations aspectuelles, temporelles et modales et plus strictement énonciatives. (8)

Il faudrait constater que l'acte énonciatif implique une série d'opérations psychiques et énonciatives, rationnellement structurées, ces dernières déterminant la construction dans notre cerveau des «*schèmes sémantico-cognitifs représentant les significations des prédicats verbaux*», ces schèmes servent de fondement pour la structure morpho-syntaxique et sémantique de l'énoncé.

Les produits sémantico-cognitifs de la conceptualisation d'une situation, selon les linguistes cités, se résument à trois valeurs aspectuelles: **statique, évolutive et résultative**, les dernières constituent le réseau de concepts de l'aspect, son contenu conceptuel. Elles se présentent comme trois formes de manifestation et d'existence de la situation, qualifiée par ces linguistes comme notion générique. Les valeurs aspectuelles donnent naissance aux trois entités: état – processus – événement.

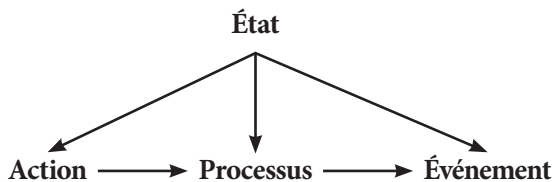
Comme les valeurs aspectuelles citées trouvent leur actualisation dans les formes temporelles de nombre de langues, ceci implique le rôle déterminant des formes temporelles, porteuses des significations aspectuelles. Incorporées dans un seul signifiant, les deux valeurs sémantiques se fusionnent à tel point qu'il est assez souvent difficile de tracer une ligne de démarcation entre elles.

L'événement, étant un fait résultatif, est envisagé par les linguistes comme «... *un type particulier de l'aspectualisation d'une situation verbalisée; il ne doit pas être pris comme une notion générique. C'est la notion de situation qui doit être générique et non pas celle d'événement*» (Ibid). L'événement se présente comme produit d'une aspectualisation d'une situation verbalisée. Serait-ce l'opération de l'aspectualisation qui génère un événement? On pourrait répondre affirmativement, puisque l'attribution de la valeur aspectuelle résultative à la situation verbalisée, selon les auteurs, se transforme en événement. Une fois généré, ce dernier se soumet aussi à la verbalisation, néanmoins l'acte de verbalisation du produit résultatif, de l'événement, est un effet de l'aspectualisation évolutive sous la forme du processus, l'effet de ce dernier n'est pas pris en compte. En effet, c'est ce dernier ou une suite d'actions continues ou discontinues qui entraînent, produisent un événement.

L'énoncé, dans la vision de J.- P. Desclés et de Z. Guentchéva, «... représente une situation verbalisée par l'énonciateur la prenant en charge avec une certaine 'visualisation conceptualisée' (ou aspectualisation) qui est alors ou bien statique ou bien résultative» (*ibid.*). Il s'en suit que par la matière linguistique de l'énoncé on verbalise une situation statique ou résultative, ce qui reste en dehors de la verbalisation, c'est la verbalisation de l'aspect évolutif, en supprimant celui-ci, on enlève l'entité de processus et le produit de celui-ci.

Ce qui est important dans cette citation, c'est que l'objet de la visualisation et de la conceptualisation du fragment de la réalité, c'est une situation, dans la vision du linguiste, et pas un événement. A notre avis, on ne pourrait pas accepter l'idée de l'importance uniquement de la situation, comme objet de notre verbalisation et de notre énonciation, ces deux opérations ont pour référent de l'énoncé, «contexte», dans l'expression de R. Jakobson, la situation aussi bien que l'événement. La situation envisagée comme quelque chose de statique, c'est un état, autrement dit, elle s'installe sur un état, tandis que l'événement, c'est le résultat d'un processus déclenché par un état ou une suite d'actions, voire une seule action. En ce cas-ci, l'entité d'**action** ne figure pas parmi les entités d'état, de processus et d'événement.

L'événement, comme fragment de la réalité, a le droit d'être observé, conceptualisé, et, finalement, d'être verbalisé. Il est vrai que la situation envisagée comme état peut déclencher un processus, voire un événement, sans passer par la phase du processus. Cette idée résulte de l'affirmation des linguistes, que lors de la visualisation et de la conceptualisation de la situation l'énonciateur potentiel effectue l'acte de l'aspectualisation de la situation. L'aspect statique se transforme en évolutif et ensuite en résultatif, parce que chaque type de l'aspect subit l'influence du mouvement porté par le temps. Le dernier type d'aspectualisation, le résultatif, génère l'événement, c'est ce dernier avec son aspect intériorisé qui est verbalisé:



Dans notre vision, la conceptualisation et l'aspectualisation d'une situation, en qualité d'opérations de nature psychique, s'effectuent d'une manière concomitante. Les valeurs aspectuelles des prédicats verbaux sont

des produits identifiées lors de l'observation, de la visualisation et de la conceptualisation d'une situation, elles assurent sa verbalisation.

En même temps, en continuant à réfléchir sur le processus de l'aspectualisation d'une situation et en l'envisageant comme état, ce dernier étant conçu comme substrat sur lequel se produit un événement, on s'interroge si c'est pour cette raison que la situation serait générique et non pas l'événement. C'est la nature de la situation qui génère un processus, celui-ci, à son tour, peut déclencher la production de l'événement, le dernier étant son générateur. Ceci permet d'affirmer que les valeurs aspectuelles, telles que: statique, évolutif et résultatif, génèrent les entités d'état, de processus et d'événement, ces dernières en dérivent, les représentent, les comportent; les valeurs aspectuelles et les entités citées sont en rapport de détermination.

J.-P. Desclés et Z. Guentchéva définissent les différences qui existent entre les trois relations prédicatives aspectualisées:

- *l'état est un intervalle ouvert, les bornes de gauche et de droite sont exclues de O, intervalle ouvert;*
- *l'événement se caractérise par ses bornes droite et gauche fermées;*
- *le processus est un intervalle semi-ouvert d'actualisation d'un processus (inaccompli), sa borne gauche est fermée, la borne droite est ouverte (9).*

Nous trouvons que les trois entités ne sont pas du même rang, de même nature, elles sont différentes, entre la première, la troisième, d'une part et la dernière, d'autre part, il y a un rapport de cause à effet: l'état et le processus sont des causateurs de l'événement. Nous considérons que l'état pourrait aussi générer un événement, sans passer par le processus.

Le stéréotype, entités pluridisciplinaires, formes linguistiques des stéréotypes

La légitimité des contraires rapportés à l'événement a conditionné le besoin d'identifier l'entité, qui en s'opposant, serait, au niveau social, l'élément antithétique de l'événement. A notre avis, c'est le stéréotype qui, au niveau ontologique, linguistique, s'oppose à l'événement par les valeurs aspectuelles des prédicats qui l'actualisent, par ses formes temporelles, par la nature sémantique des lexèmes qui constituent sa distribution, son contexte phrastique et textuel.

La thèse des antagonismes a nécessité de nous adresser au rôle des contradictions de nature sociale, d'autres domaines sociaux, aux contraires de nature phénoménale, linguistique, pour expliciter la nature de l'événement et du stéréotype. Les deux entités se caractérisent par leur langage, certainement différent, surtout au niveau lexical, de la signification des lexèmes qui les désignent, des contextes qu'ils créent, ceux-ci explicitant leur nature différente. Les différences permettent de les identifier comme entités antithétiques et d'exprimer en même temps leur identité. Malgré leurs différences, toutes les deux entités, celle du stéréotype et celle de l'événement, coexistent dans un même lieu et en même temps, ce dernier leur assigne des caractéristiques individuelles. Selon Rachel Raus, le stéréotype est conçu au niveau social comme un phénomène social global, comme «*un ensemble des opinions à travers lesquelles une communauté trouve sa cohésion et son identité spécifique*» (95). L'importance du stéréotype pour la cohésion d'une communauté et pour son identité nationale implique le rapport entre le stéréotype et l'interculturel, ce dernier s'installant dans différents contextes sociaux et prétendant déloger le culturel, les stéréotypes exprimant l'identité des peuples.

Les événements qui se passent dans le monde, suite à la radicalisation des islamistes, des guerres civiles, ces derniers phénomènes, ayant entraîné l'émigration des peuples, démontrent le motif de ces phénomènes résidant dans la différence des stéréotypes de la religion que pratiquent les peuples, car l'entité dont on parle, est un ensemble de normes, de traditions, de coutumes, de modes de vie d'une communauté sociale, d'interaction personnelle et sociale, etc.

L'objectif de notre étude est celui du langage du stéréotype et de l'événement, c'est pour cette raison qu'on a choisi deux œuvres littéraires appartenant à des courants littéraires différents, évoquant des époques sociales différentes, des contextes sociaux différents, la vie des communautés sociales décrites dans ces romans se déroulant sur le fond de la coexistence des stéréotypes et des événements.

R. Raus explicite les formes d'extériorisation linguistique des stéréotypes:

En tant que réseau structural des croyances d'une société, le stéréotype s'extériorise sous plusieurs formes: les locutions et les syntagmes, qui constituent le domaine de la linguistique, les topoï littéraires, les lieux communs, observatoires privilégiés du sémioticien, et les prototypes. ... Si le stéréotype se manifeste sous ces diverses formes, il peut donc faire l'objet d'une étude globale, qui

croiserait plusieurs disciplines, telles la linguistique, la littérature et la sémantique. (95)

Le croisement de ces trois disciplines, la prise en compte de leur interaction est importante pour l'interprétation linguistique des stéréotypes. Néanmoins, les trois disciplines citées ne sont pas suffisantes pour une identification de différentes facettes des stéréotypes, c'est pourquoi, selon cette linguiste, «... *le stéréotype en tant que réalité culturelle et complexe peut être mieux compris et connu par le biais d'une approche interdisciplinaire*» (*ibid.*).

Traits distinctifs du stéréotype, traits psychiques et linguistiques, J.-L. Dufays

J.-L. Dufays qualifie le stéréotype comme phénomène général, comme catégorie fondamentale à laquelle ont recours tous ceux qui font partie d'une communauté sociale et il définit les traits distinctifs du stéréotype, qui, selon nous, préexistent conceptuellement:

Le stéréotype se signale donc d'abord par ses trois niveaux d'expansion; mais il se caractérise par une série de traits distinctifs qui sont: sa grande récurrence, son semi-figement, son absence d'origine précisément repérable, son ancrage durable dans la conscience d'une société assez large, le caractère quasi automatique de son emploi (dans l'énonciation comme dans la réception), son caractère abstrait, général, passe-partout, la réversibilité de ses valeurs, qu'il s'agisse de vérité, de pertinence, de qualité esthétique, de moralité, ou même d'originalité (le stéréotype change de statut selon celui qui le considère), le caractère polémique de son emploi métalangagier (ce qu'on appelle «stéréotype», c'est généralement une parole ou une idée d'autrui que l'on choisit de dévaluer). (19)

Comme l'atteste la citation, l'auteur a synthétisé les spécificités linguistiques, psychiques, psychologiques, verbales, sociales du stéréotype, il souligne sa qualité esthétique, le situe parmi les valeurs sociales, en le déterminant comme vérité, comme entité existentielle. Chaque trait cité tient des différentes sphères de l'activité humaine où il persiste: sa grande récurrence, sa fréquence et par suite sa persistance dans la vie quotidienne, son semi-figement se rapportent plutôt à sa spécificité linguistique, cette dernière déterminant le caractère automatique, mécanique de son emploi par

les acteurs de l'énonciation. Il s'agit de l'aspect psychique et communicatif du stéréotype. La détermination de l'entité examinée comme «un passe-partout», tient des circonstances différentes de son emploi dans différents espaces d'un contexte national, son aspect socio-pragmatique. En règle générales, les stéréotypes représentent des valeurs esthétiques respectées et pratiquées et en cela, ils se rapprochent des normes en représentant les modes de vie de l'être humain.

Le stéréotype du mineur dans le roman «Germinal» d'E. Zola

Il est naturel que les stéréotypes sociaux dans leur forme conceptuelle, dans un texte littéraire, soient convertis en stéréotypes de langue. Dans le roman «Germinal», E. Zola use des stéréotypes correspondant aux principes de la doctrine du naturalisme, surtout celui de l'importance de l'hérédité pour les formes de manifestation de l'être humain, de la misère héréditaire. C'est pourquoi il se réfère au stéréotype de l'immondice et de l'homme physiologique ou de l'être héréditaire, du travail dans la mine, de la misère héréditaire, du comportement agressif et sauvage de la bête humaine.

La transposition du schème conceptuel en stéréotype de langue requiert un langage spécialisé correspondant au courant littéraire fondé par l'auteur, ce dernier répondant à l'intentionnalité de l'auteur.

La comparaison, outil de construction du stéréotype du travail dans «Germinal»

La construction du stéréotype du mineur, de la bête humaine, se fait au moyen de la comparaison, actualisant la fonction classificatoire et identificatoire du mineur. C'est la figure de la langue par laquelle l'énonciateur, en comparant, attribue au comparé, au mineur, des propriétés surtout d'une bête, propriétés subjectives, par le biais du comparant:

- *ils vivaient comme des bêtes; le mineur vivait dans la mine comme une brute, comme une machine à extraire la houille, toujours sous la terre;*
- *rêvasser comme une bête;*
- *travailler en vraies brutes;*
- *trotter à quatre pattes, ainsi qu'une de ces bêtes naines;*
- *être ainsi tolérée [...] comme une bête encombrante et inutile;*
- *des herscheuses arrivaient [...] fumantes comme des juments trop chargées, on nous attelait comme des chevaux à la besogne;*

Diversité des approches en analyse textuelle

- *le sein énorme pendait, libre et nu, comme une mamelle de vache puissante;*
- *on les traquait comme des loups;*
- *elle [Catherine] besognait [...] ainsi qu'une jument de fiacre;*
- *elles tournaient en le flairant, pareilles à des louves;*
- *on m'a retiré trois fois de là-dedans en morceaux [...] la troisième fois avec le ventre gonflé d'eau comme une grenouille. Ces excès de misère les faisaient s'entêter davantage, muets, comme des bêtes traquées;*
- *il les comptait, comme les bouchers comptent les bêtes;*
- *le petit Achille, ...le regardait de l'air suppliant et muet d'une bête gourmande;*
- *l'extase d'une vie meilleure qui jetait les martyres aux bêtes;*
- *il se rua comme une bête, il visa le ventre pour le crever du talon;*
- *coup des bestialités qui soufflait dans la fosse, etc.*

Les exemples cités représentent un champ sémantique construit sur l'identité du sème isotopant, désigné par le nom *bête*, à valeur qualificative, *bestial*, sème générique à fonction classificatoire, selon B. Pottier et *classème*, selon A.-J. Greimas. Constatons, qu'on définit le contenu sémantique de ce champ à partir d'une approche sémasiologique et en même temps onomasiologique. Le signifiant du sème isotopant se caractérise par sa grande récurrence au niveau syntagmatique et textuel, il persiste à travers tout le roman.

Tout ce qui concerne le mineur, sa vie, son travail, son comportement, voire «son haleine», tiennent exactement du domaine de la bête, car les contenus d'un champ lexical, comme le dit F. Rastier, «... signalent l'appartenance de contenus à des domaines ...» (49). C'est le comparant dans la structure de la comparaison qui sert de référence identifiante et la comparaison dans son intégrité structurelle d'instrument de catégorisation non pas humaine, mais animale. Elle exprime l'opposition entre les mineurs et les autres (*ils* et *eux*), les derniers associés à l'image: *d'un ogre, de monstre, monstre dévorateur, d'une machine effrayante, d'une machine géante, de bête mauvaise*.

Le classème, produit cognitif, ses sèmes spécifiques

Selon B. Pottier, à côté du sème générique, les signifiants comportent aussi des sèmes spécifiques. Ils sont aussi nombreux et ils s'ajoutent à celui

générique ou au classème, produit de la cognition. L'auteur les exploite afin de produire un type d'homme, de bête héréditaire.

Ces derniers sont signalés tant par l'hypéronyme *bête* ou par l'item lexical, ensemble minimal syntagmatiquement organisé, que par d'autres lexèmes du monde animal. Les sèmes spécifiques tiennent des propriétés à connotation négative se rapportant à de différents animaux; elles sont utilisées afin de souligner l'animalité de l'être humain, une des principes de production d'une œuvre naturaliste.

Le signifiant de *bête*, rapporté à la femme, est remplacé par les lexèmes: *jument, louve, brute, vache, etc., jument-femme ayant beaucoup d'enfants, cheval-bête d'attelage; mamelle de vache – le sein de la femme; loup, louve – animal féroce, impitoyable*. Par cette désignation connotative, par les propriétés assignées aux épouses, aux filles des mineurs, actualisées au moyen de la prédication subjective, l'auteur les rapporte au monde animal. Les relations syntagmatiques demandent aussi l'emploi d'un signifiant différent, de celui de *bête*, signifiants cités ci-dessus, portant dans leur structure sémantique, le sème générique.

Les conditions de vie, de travail surtout, le comportement au quotidien du mineur déterminé par ses instincts physiologiques et héréditaires, sont constatés par l'auteur:

«... souffrant dans sa chair, de toute cette ascendance trempée et détraquée d'alcool...». Ces motifs dans la vision de l'écrivain ont rendu le mineur à l'état d'animal.

Les constituants du champ lexical de la comparaison comporte un autre ensemble de propriétés, désignées par des syntagmes qualificatifs, elles sont explicitement attribuées par l'auteur et constituent aussi le produit d'une prédication subjective: *bête aboyante*, allusion au chien, *vraies brutes, animal, bêtes naines, bête encombrante, bête gourmande, bête inutile, juments trop chargées, vache puissante, une jument de fiacre, bêtes traquées, etc.* Les propriétés citées, représentant des sèmes nouveaux, se joignent aussi à celui générique pour constituer un sémème, défini comme ensemble de sèmes par F. Rastier (49).

Les types de sèmes, propriétés persistant dans le sémème *bête* sont assignées au mineur à travers le nom *bête* et ses synonymes, actualisant deux composantes sémantiques du stéréotype: l'une étant un produit cognitif et l'autre un produit de nature subjective, appréciative. L'aspect subjectif actualisé par l'appréciation excessive des caractéristiques du mineur, s'avère en fait être objectif selon les normes et les principes du naturalisme tels qu'ils étaient revendiqués par Zola.

Clichés linguistiques et leur rôle dans le stéréotypage du mineur dans le roman «Germinal»

Le lexème *bête* et les autres noms du monde animal, repris dans différents rapports syntagmatiques, créent des constructions syntaxiques qui deviennent, suite à leur répétition, des clichés propres à l'œuvre de Zola:

le bétail humain; le destin de bétail; une existence de bétail; la vie de brute, le travail de brute; travailler en vraies brutes; être une bête qu'on aveugle et qu'on écrase; mauvaise bête; montreur de bêtes; des insectes humains; la bête nocturne; le coup de bestialité; (avoir) l'air stupide d'une bête, etc.

E. Zola ne se préoccupe pas de la répétition du lexème *bête* dans nombre considérable d'occurrences, car plus il fait usage de ce terme, plus il intensifie la qualité attribuée aux mineurs, et plus il obtient les effets pragmatiques qu'il souhaite.

Les phrases tautologiques, outil du langage stéréotypé dans «Germinal»

Le roman cité se caractérise par l'exploitation de la répétition phrastique, qui a chaque fois la fonction d'intensifier l'acte ou l'action. Suite à ceci, la stéréotypie peut prendre la forme de phrases tautologiques, véhiculant les remarques banales des mineurs, quelquefois dépourvues de sens, elles reproduisent leur langage cliché, ce dernier explicitant leur niveau culturel. On les qualifie de phrases convenues puisqu'elles représentent des idées préconçues, quelquefois des préjugés dont les significations sont connues par les autres mineurs. C'est un exemple de consensus social:

*J'ai dit ce que j'ai dit; Si elle l'a dit qu'elle l'a dit;
Ce qui n'est pas juste, n'est pas juste; ça tournerait comme ça
tournerait, les ouvriers devaient faire leurs affaires entre eux...; Une
bonne chope est une bonne chope;
Où il n'y a rien, il n'y a rien; Non, quand on est mort, on est mort;
... il n'y a pas d'amélioration possible pour nous, tant que les choses
iront comme elles vont.*

Les phrases de ce type représentent un cas extrême d'utilisation du langage stéréotype des mineurs désigné par la structure identique de la principale et de la subordonnée, construction admise par la phrase

comparative. La fréquence des phrases tautologiques, c'est aussi le marqueur du niveau intellectuel du mineur.

Par conséquent, en ce qui a trait au langage de la stéréotypie, il faut souligner la répétition phrastique et la répétition d'un mot ou d'un groupe de mots dans différents espaces textuels ou relations contextuelles.

Les stéréotypes de la vie des Oranais dans le roman «La Peste» d'A. Camus et dans le roman «Germinal» d'E. Zola

Les stéréotypes de la vie des Oranais se résument à deux types: ceux des temps ordinaires et ceux du temps de la peste. Ceux des temps ordinaires sont explicités de façon générique:

Une manière commode de faire la connaissance d'une ville est de chercher comment on y travaille, comment on y aime et comment on y meurt.

Les trois modes de vie des Oranais sont désignés par trois subordonnées syntaxiquement, morphologiquement et fonctionnellement identiques. L'identité linguistique de la subordonnée est conditionnée par l'identité ontologique de l'être humain, car les trois stéréotypes du mode de vie sont propres non uniquement aux habitants de la ville citée, ils sont universels.

La pratique des stéréotypes se fait d'une manière identique par les Oranais:

... travailler, aimer et mourir, tout cela se fait ensemble, du même air frénétique et absent.

Les infinitifs dans la structure de la dernière phrase désignent les trois types de stéréotypes de l'existence humaine grâce à la valeur durative des premiers deux verbes, le verbe *mourir* actualise le ponctuel de l'événementiel.

Quant aux stéréotypes de la vie des mineurs, l'auteur décrit en termes excessifs, surtout les conditions inhumaines de leur travail, le besoin de travailler étant conçu comme condition d'homme.

La subordonnée comparative de la phrase qui suit permet d'identifier le caractère durable du stéréotype de *travailler*, sa transmission de génération en génération:

Quoi faire, d'ailleurs? Il fallait travailler. On faisait ça de père en fils comme on aurait fait autre chose.

La comparaison des stéréotypes des deux romans cités, pratiqués par des mineurs du roman «Germinal» et par les habitants de la ville d'Oran du roman «La Peste» permet de faire une conclusion servant d'évidence pour la valeur que représentent les stéréotypes de fond de notre vie, celui du travail, de l'amour et de la mort.

Si différentes que soient les doctrines littéraires, si distancés dans le temps que soient les deux courants littéraires représentés par les deux écrivains, E. Zola et A. Camus, la pratique des stéréotypes relève de la condition même de l'homme. Ce point de vue justifie la stabilité du concept de stéréotype, mais pas sa durabilité.

Le travail des mineurs, tel que le présente Zola, peut être assimilé au travail au bagne, c'est-à-dire au travail pénible, dur, pratiqué par des hommes privés de liberté.

Les conditions de vie, de travail, surtout le comportement au quotidien du mineur déterminé par ses instincts physiologiques et héréditaires, sont constatés par l'auteur: «... souffrant dans sa chair, de toute cette ascendance trempée et détraquée d'alcool...». Ces motifs dans la vision de l'écrivain ont ramené le mineur à l'état animal.

Par le micro contexte qui suit, l'auteur démontre le stéréotype du travail et du mode de vie du mineur:

On travaillait en vraies brutes à un travail qui était la punition des galériens autrefois, on y laissait la peau plus souvent qu'à son tour, tout ça pour ne pas même avoir de la viande sur sa table, le soir. Sans doute on avait sa pâtée quand même, on mangeait, mais si peu, juste de quoi souffrir sans crever, écrasé de dettes, poursuivi comme si l'on volait son pain. (p.161)

Le mode de travail du mineur, *en vraies brutes*, son travail s'identifiant à *la punition*, *y laisser la peau*, finir par *crever* comme un animal, tout ce vocabulaire crée une des images des plus révélatrices de l'existence inhumaine de l'être humain. Les stéréotypes utilisés par Zola, du fait de leur abondance, créent l'impression d'un esclavage sans fin. Mais cette thématique n'est pas la seule irriguant «Germinal», la thématique amoureuse et sexuelle y étant également très développée:

C'était la commune histoire des promiscuités du coron, les garçons et les filles pourrissant ensemble, se jetant à cul, comme ils disaient, sur la toiture basse et en pente du carin, dès la nuit tombée. Toutes les herscheuses faisaient là leur premier enfant, quand elles ne prenaient pas la peine d'aller le faire à Réquillart ou dans les blés.

Les marqueurs du stéréotype des relations sexuelles sont nombreux dans le tissu textuel de Zola et dans le micro texte cité: les qualificatifs *commun, désagréable* comportés par le nom *promiscuités*, par les syntagmes *voisinages désagréables, se jeter à cul, pourrir ensemble*, etc.

Les textes, révélant la soumission sexuelle, héréditaire de la jeune fille à l'homme, foisonnent dans le texte:

Il l'avait empoignée solidement, il la jetait sous le hangar. Et elle tomba à la renverse sur les vieux cordages, elle cessa de se défendre, subissant le mâle avant l'âge avec cette soumission héréditaire, qui, dès l'enfance, culbutait en plein vent les filles de sa race. (p. 128)

Enfin et surtout, ces thématiques exprimées par d'autres moyens rhétoriques, par l'accumulation des outils de la stéréotypie, sont au service d'un roman politique, le malheur des mineurs devenant le symbole du Travail en lutte contre le Capital. Le mineur se bat pour une forme de vie meilleure et durable, car on meurt jeune à la mine. Mais Zola n'enferme pas le mineur dans son statut de misère, car, quand le lecteur arrive à la fin du roman, il est renvoyé au titre même de l'œuvre: la germination dont il est question dans les dernières lignes est celle de la conscience de classe, donc celle d'un espoir.

L'imparfait itératif et la construction du stéréotype du mineur dans le roman «Germinal»

Les occurrences de l'imparfait itératif sont très nombreuses dans le texte de «Germinal». L'imperfectivité de l'imparfait – l'inachèvement du procès, sa continuité – reconstruit une structure du présent dans le passé et laisse donc le locuteur envisager des possibles dans un temps révolu. Or, la répétition des imparfaits, faisant que ces possibles sont toujours repoussés, aboutit à un effet d'étirement dans le temps, à l'impression d'habitudes et d'automatismes dont le mineur ne peut sortir. Cette valeur aspectuelle de l'imparfait assure la continuité ininterrompue des stéréotypes de la vie des mineurs, qui devient un homme-machine: «*Au demeurant, il était accepté, regardé comme un vrai mineur, dans cet écrasement de l'habitude qui le réduisait un peu chaque jour à une fonction de machine*».

La constitution du stéréotype requiert un délai, car sa persistance s'étale sur un délai, sur une période indéfinie. C'est pourquoi, une fois institué,

le stéréotype demande une application répétitive, qui se fait au moyen de l'imparfait itératif.

Le texte abonde en phrases actualisant l'itérativité du Faire du mineur:

Les ouvriers se séparaient, se perdaient par groupe... Une quinzaine venaient de s'engager... ils allaient toujours, sans une parole. Eux, au fond du trou de taupe, sous le poids de la terre... tapaient toujours; ils tapaient tous, on n'entendait rien, la taille s'ouvrait, montait ainsi qu'une large cheminée.

La répétition de l'adverbe *toujours* auprès de l'imparfait itératif assigne la constance des actes et actions des mineurs, la continuité ininterrompue du travail des mineurs. On peut à juste titre affirmer que l'imparfait non borné règne en maître dans l'écriture de «Germinal». Il crée l'impression de quelque chose qui se dilate en occupant l'espace à l'infini, démesurément. C'est pour cette raison qu'il s'accorde avec *la plaine immense, l'étendue sans borne, la campagne nue, les champs sans fin* – expressions de Zola. On a l'impression que l'itérativité de l'action de *taper*, sa sonorité se fait entendre en arrivant à notre oreille, car au niveau sémiotique, ce signe a deux significations, celle graphique et celle sonore.

La forme temporelle de la désignation du stéréotype du travail, dont fait usage Zola, est donc l'imparfait, alors que Camus exploite le présent, forme temporelle créée dans et par l'énonciation, selon E. Benveniste. A part cette forme temporelle, le narrateur recourt à la subordonnée comparative – *comme on aurait fait autre chose* – à signification ambiguë, l'ambiguïté étant créée par la valeur générique du verbe *faire*, du nom *chose* et par la même valeur du connecteur de manière *comme*. Le sens de ce type de subordonnée consiste dans la signification consensuelle que comporte le stéréotype de travailler du mineur au niveau universel et les conditions particulières du travail des mineurs, celles-ci dérivant du type de contexte décrit par E. Zola. En effet, la subordonnée reproduit un automatisme qu'on effectue facilement, car derrière celui-ci se cache la répétition transformée en habitude.

La pratique du stéréotype, sa continuité et sa constance dans le roman «La Peste»

Le stéréotype des modes de vie des Oranais dans le roman cité est actualisé par le présent de l'énonciation, car l'auteur «implante» (E.

Benveniste) le destinataire devant lui, pour dialoguer avec lui en racontant l'histoire de la peste:

... ils se réunissent à heure fixe;... ils se promènent sur le même boulevard.

... ils réservent les plaisirs: les femmes, le cinéma et les bains de mer pour le samedi soir et le dimanche.

L'itérativité des modes de vie des Oranais est actualisée par le présent de l'indicatif des verbes pronominaux *se réunir*, *se promener*, comportant une valeur durative, une continuité interrompue sur la ligne du temps et au niveau social. Le syntagme *à heure fixe* précise l'heure réservée à la pratique d'un des modes de vie des habitants de la ville. La forme grammaticale des noms à valeur temporelle *le samedi*, *le dimanche*, la fonction sémantique de l'adjectif indéfini *même* servent aussi à reproduire la répétition des habitudes des Oranais.

La répétition des actes, des actions et des propriétés de ces derniers, l'usage fréquent d'une série de structures syntaxiques expriment et assurent la constance, la durabilité du stéréotype. Ch. Chapira souligne le rôle de l'usage dans le figement des structures syntaxiques comme voie de fixation par l'usage d'une séquence (7).

En ce qui concerne la valeur sémantique invariante de l'imparfait, J.-P. Desclés, dans *Les référentiels aspecto-temporels, une approche formelle appliquée en français*, écrit: «Devant la multiplicité des valeurs de l'Imparfait en français, certains linguistes considèrent qu'il est impossible de lui associer une valeur sémantique invariante dont toutes les autres valeurs seraient non pas dérivées mais en seraient des spécifications étroitement liées aux contextes de ses occurrences» (1).

En parlant de l'universalité de certains stéréotypes, d'un consensus tacite, non inscrit nulle part, et en réfléchissant au rôle de l'opposition et de la comparaison dans l'analyse linguistique des deux œuvres entièrement différentes, celle de Zola et celle de Camus, œuvres créées dans des époques différentes, on arrive à la conclusion que si différents qu'aient été les courants littéraires et leurs principes fondamentaux, doctrinaires, si distancées que soient les époques de la création de ces œuvres, on arrive à la conclusion que la vie au quotidien s'appuie sur un ensemble de normes fondamentales et identiques de vie et de comportement.

La continuité, l'ininterrompu dans la structure du stéréotype du mineur

Zola exploite non seulement le langage cité pour la construction du stéréotype, il exprime sa continuité, l'idée de l'ininterrompu, du continu *du troupeau d'hommes* par des expressions du type:

*... ce long serpent d'hommes se coulant, se hissant...
De partout, des mineurs débouchaient... tous débandés, sans chefs,
sans armes, coulant naturellement là, ainsi qu'une eau débordée qui
suit les pentes.*

L'idée de la fluidité de *ce long serpent d'hommes* est marquée par le participe présent *coulant* du verbe *couler* à valeur durative. La propriété principale du *serpent*, sa longueur crée l'image d'une coulée d'hommes.

Par conséquent, une fois mis en place et devenu stable, le stéréotype s'approprie un temps à la fois ontologique et grammatical. Ici, c'est l'imparfait à la troisième personne qui est privilégié, car il accumule le plus grand nombre d'occurrences afin de construire le stéréotype par sa valeur itérative. La répétition reproduite par l'imparfait assure évidemment, **la stabilité** d'un stéréotypé, souvent accompagné du qualificatif *régulier*, *régulièrement*, ainsi que du quantificatif temporel *toujours* ou des syntagmes à valeur temporelle tels que *chaque jour*, *chaque fois*, *toutes les fois*, *chaque matin*, *tous les jours*:

*Régulièrement, en se rendant à la fosse, il rencontrait le vieux
Bonnemort...
Et, toutes les fois, les mêmes rencontres se produisaient...
Et, chaque soir c'étaient des conversations semblables...
Chaque jour, des querelles éclataient à la suite du continuel bavardage
des femmes.*

La nature immuable de la vie des mineurs est également exprimée par le verbe itératif *recommencer*:

*Quand on est jeune, on s'imagine que le bonheur viendra, on espère
des choses; et puis, la misère recommence, on reste enfermé là-dedans.
Au milieu de cette vie monotone, sans cesse recommençante de la
mine...
Puis, les journées recommençaient à couler comme auparavant...*

La dernière phrase qui comporte dans sa structure la construction comparative *couler comme auparavant* traduit l'idée d'un retour cyclique du mode de vie des mineurs en dépit de la progression du temps.

Le caractère stable, interchangeable et, par suite, continu, qui conditionne l'identité du mode de vie et de travail, est souvent marqué par des adjectifs comme *éternel(le), continu(e), illimité(e)* ainsi que par les locutions *sans fin, sans bornes*, etc.:

éternel hiver du fond; l'éternelle boue noire; l'éternelle robe noire...; la suie éternelle, le recommencement de la misère; les courants d'air continus; un continuels remous d'appels, de réponses; ces heurts continuels; les continuels cauchemars; ce désert des galeries qui s'étendaient sans fin; l'étendue sans bornes; etc.

Tous ces outils sont mis en œuvre pour attester la continuité, la durabilité de la misère et sa transformation en éternité.

L'identité du stéréotype de la vie des mineurs est fréquemment actualisée par le qualificatif *commun(e)*: «*C'était la commune histoire des promiscuités du coron, les garçons et des filles pourrissaient ensemble*».

Par le syntagme *commune histoire*, on démontre la transformation des modes de vie noire, de travail et des conditions de travail noir, en histoire sociale, en une caractéristique s'étendant dans le temps qui s'est approprié un espace temporel représentant une époque historique de la misère commune.

Les signes des avant-coureurs de l'événementiel dans le roman «La Peste»

C'est par un événement somme toute très banal, un rat mort trouvé sur le palier par le docteur Rieux à la sortie de son cabinet, que le narrateur, après un commentaire introductif, prépare le lecteur à l'arrivée de la peste, mais en masquant à ce dernier ce que cet événement banal signifie. Le docteur Rieux, premier personnage intervenant dans le roman, interprète le phénomène comme ne méritant d'abord pas qu'on y prête attention,

mais, arrivé dans la rue, la pensée lui vint que ce rat n'était pas à sa place et il retourna sur ces pas pour avertir le concierge. Devant la réaction du vieux M. Michel, il sentit mieux ce que sa découverte avait d'insolite. La présence de ce rat lui avait paru seulement bizarre tandis que pour le concierge, elle constituait un scandale.

Les premiers signes de l'événementiel, en effet, la première manifestation de la peste est donc un micro-événement qui se situe encore dans le temps de la quotidienneté, ne concernant pour le lecteur que deux habitants d'un immeuble, un docteur et le concierge, faisant des erreurs d'interprétation sur ce qu'ils découvrent. Cependant, le phénomène des rats morts est bientôt constaté par des signes identificatoires, ceux de l'arrivée et de la mort, toujours croissantes, des rats dans tous les endroits de la ville: «*Mais dans les jours qui suivirent, la situation s'aggrava. Le nombre des rongeurs ramassés allait croissant et la récolte était tous les matins plus abondante.*»

Le marqueur temporel *tous les jours* signifie la répétition et la continuité de l'arrivée des rats, le verbe *s'aggrava* exprimant la croissance de l'intensité du phénomène et marquant l'aspect duratif et progressif. L'auteur fait intervenir un événement qui bien que perçu d'abord comme seulement insolite ou bizarre, sera progressivement identifié, et manifestera tous les caractères de l'événementiel venant briser le rythme régulier de la vie de la cité.

L'événementiel dans le roman «Germinal» a aussi ses signes avant-coureurs, qui apparaissent en raison du caractère insupportable des conditions de vie et de travail des mineurs. Ils provoquent l'émergence de l'événementiel sous la forme d'une grève et se signale à travers des actes de destruction et de barbarie de la part des femmes, de même que par le meurtre commis par le vieux Bonnemort et par le travail destructif de Souvarine qui accomplissait une besogne de *témérité folle, une effroyable besogne*. Cet acte de sabotage entraîne *le désastre, la mort des hommes murés, noyés ou asphyxiés* avec, comme apothéose, *l'écroulement du Voreux*.

Les propriétés de l'événement dans le roman «La Peste»

La chronique de la peste est bâtie, comme nous l'avons constaté, sur l'événementiel sous la forme de l'apparition des rats en croissance dans la ville d'Oran. L'événement décrit a un caractère aléatoire et est inconnu pour les Oranais.

Nous avons recueilli une série de séquences syntagmatiques qui permettent d'identifier les propriétés qu'attribue l'écrivain à l'événementiel sous la forme de peste:

les graves événements, des événements singuliers, des faits invraisemblables, un accident peu répugnant, des événements surprenants, une curieuse chose, ce mal curieux, la nouvelle, quelque

chose de menaçant, un fléau secouant, la force des choses, cette sacrée peste, les spectacles inaccoutumés dérangent leurs habitudes, la proportion des décès, un accident sans doute fâcheux, mais après tout temporaire, les transformations graves modifient l'aspect de notre ville, Oran prit un aspect singulier, ces changements, dans un sens, étaient si extraordinaires et s'étaient accomplis si rapidement, etc.

Toutes ces séquences syntagmatiques constituent le champ sémantique de la nature singulière d'un événement qui s'était abattu sur la ville.

La nature des qualificatifs attribués à l'événement démontre la nature de ce fait; événementiel: *inattendu, singulier, surprenant, curieux, répugnant, inconnu, grave et bizarre*, etc. Les propriétés citées permettent de rapporter ce fait à des événements aléatoires. L'événement lui-même est désigné par un ensemble de noms synonymiques: *un fait, un accident, une chose, ce mal, la nouvelle, quelque chose, un fléau, la force des choses, les spectacles, cette peste*, etc. Le lexème *événement*, rapporté aux autres désignations, représente un hyperonyme.

Si au début du roman, l'auteur exploite la catégorie de la quantité, nombre de rats, ensuite de morts, dans la suite de la narration, il recourt aux jugements de valeur désignés par un nombre considérable de qualificatifs à valeur intensificatoire. L'intensification fréquente a pour finalité la démonstration, voire l'argumentation de la nature inconnue, incommensurable du phénoménal.

Le stéréotype des temps de la peste et son langage

Les temps de la peste instaurent des habitudes nouvelles: la séparation des êtres aimés – *filis, épouse ou amante* –, comme le dit A. Camus. Le sentiment d'amour «*prenait un autre visage*», «*Cette séparation brutale, sans bavures, sans avenir prévisible, nous laissait décontenancés, incapables de réagir...*».

Un autre état instauré dans la ville, c'est celui de la circulation des moyens de transport: les trains étaient immobilisés, ils n'arrivaient plus, c'était l'exil chez soi, de vivre au jour le jour, connaître la solitude, l'angoisse, la peur, des états rares jusqu'ici, un autre mode de vie. Finalement, ils étaient voués tous «*au plus épais silence de la terre*». «*Et à la fin de tout, on s'aperçoit que personne n'est capable réellement de penser à personne, fût-ce le pire des malheurs*».

Cette indifférence des êtres humains est qualifiée par l'auteur comme «*Cela aussi est normal*». Le qualificatif *normal*, attribué à l'atmosphère instaurée par la peste, explicite l'acceptation par les Oranais de cet état des lieux et leur accoutumance à cet état, cette dernière est un signe des nouveaux stéréotypes qui s'installaient.

Les temps de la peste avaient supprimé les cérémonies de l'enterrement et avait instauré de nouveaux rites: «*Eh bien, ce qui caractérisait au début nos cérémonies, c'était la rapidité! Toutes les formalités avaient été simplifiées. Et d'une manière générale, la pompe funèbre avait été supprimée*». La suppression des anciens stéréotypes et la pratique des nouvelles formes du déroulement des rites de l'enterrement, l'attribution des nouvelles propriétés à ces derniers, ce sont aussi des signes de nouveaux stéréotypes.

L'habitude, son rôle dans la construction des nouveaux stéréotypes

Les stéréotypes du mode de vie se prêtent à leur modification, à la transformation d'un stéréotype en un autre ou à l'acquisition de nouveaux stéréotypes.

L'emploi du verbe *s'habituer*, de ses synonymes, du nom *l'habitude* est motivé par le rôle de l'itérativité dans la constitution du stéréotype, condition obligatoire du processus du stéréotypage. Dans les deux romans, le stéréotype se présente comme *habitude*: «... *tous nos concitoyens se privèrent très vite de l'habitude qu'ils avaient pu prendre de supputer la durée de leur séparation*». Les outils lexicaux de la stéréotypie instaurent une chaîne de mots qui établit un ordre dans le successif et signale *l'habitude, le commun, le naturel, l'ordinaire*.

Dans le roman «*Germinal*», les mineurs doivent accepter les modes de vie et de travail, en effet, les stéréotypes du travail sont instaurés par la machine du capital. L'acceptation de ces conditions entraîne des changements qui se produisent dans le for intérieur de l'individu humain. La construction du stéréotype du travail à la mine est relatée par la manière dont Etienne accepte s'intégrer, en s'habituant au nouveau métier, au nouveau mode de travail: «*Ses yeux s'habituèrent à l'obscurité*»; «*Il s'accoutumait, son existence se réglait sur cette besogne et sur ces habitudes nouvelles*».

Suite à la répétition des mêmes actes et actions, dans le contexte de ses nouvelles conditions de travail, Etienne se forme une nouvelle habitude, devenue synonyme du stéréotype: «*Il avait pris une telle habitude de ces*

kilomètres sous terre, qu'il les aurait faits sans lampe, les mains dans les poches».

La constitution du nouveau stéréotype est marquée par le plus-que-parfait, ce dernier s'est substitué à l'imparfait itératif et démontre l'importance de la répétition et d'une étendue considérable du temps pour la construction d'un nouveau stéréotype.

Une fois embauché, Etienne est obligé de se soumettre aux nouvelles normes, aux règles du nouveau stéréotype et c'est à ce moment – là que se produit un choc, une rupture entre l'ancien stéréotype et celui qu'il doit accepter, auquel il lui faut s'adapter et le pratiquer. Cette condition imposée à Etienne, détermine son état psychologique particulier, son opposition à ces conditions: *«Il n'arrivait point à rouler droit, sur ces rails qui se faussaient dans la terre humide, et il jurait, il s'emportait, se battait rageusement avec les roues...»*

L'acceptation de ce nouveau stéréotype est marquée par des verbes et des locutions verbales synonymiques tels que: *s'habituer, s'accoutumer, s'acclimater, prendre l'habitude, se résigner*, ainsi que par des lexèmes spécialisés de la stéréotypie:

L'habitude tuait la honte d'être nu, ils trouvaient naturel d'être ainsi.

Elle suait, haletait, craquait des jointures, mais sans une plainte, avec l'indifférence de l'habitude, comme si la commune misère était pour tous de vivre ainsi ployés.

L'habitude de la discipline fit ranger les hommes, tandis que l'ingénieur traversait le groupe, sans une parole.

L'itérativité des dures conditions de travail génèrent des états difficiles, celles-ci déterminant le mode de leur vie, traduit par l'auteur par le syntagme *vivre ainsi ployés*, c'est-à-dire se soumettre à la discipline, à l'habitude, à la soumission et accepter ce mode de vie. C'était leur commune misère, quant à l'itérativité, elle reste la source de la constitution du stéréotype.

Par conséquent, la stéréotypie a son langage, ses lexèmes et ses formes grammaticales spécialisées.

L'usure du stéréotype et l'avènement de l'événement dans le roman «Germinal»

L'application, la pratique constante et continuelle du stéréotype constitue sa vitalité et en même temps la condition de son usure. L'uniformité, leur

misère commune déterminent à leur tour l'émergence d'un phénomène *nouveau, inattendu, rare, singulier, peu ordinaire, irrégulier* qui vient répondre aux attentes des mineurs.

Par conséquent, lors de l'itérativité, de la pratique constante du stéréotype se produit son usure ou sa transformation en une entité dévalorisante, même si cette dévalorisation ne signifie pas sa disparition. C'est à cette phase de son fonctionnement qu'apparaît la nécessité de le changer ou de modifier certains traits de son contenu ou sa substitution par un autre stéréotype ou par une entité de nature événementielle. Alors que les noms de choses passent au deuxième plan, ce sont les noms d'action et les verbes et les noms d'action, différents de ceux qui avaient figuré jusqu'ici, qui apparaissent, conformément à la doctrine naturaliste d'E. Zola: *sa rage de destruction; la lutte arrivée; la destruction de l'État; s'emparer du gouvernement; bâtir la future humanité; exiger les réformes; substitution d'une famille égalitaire et libre à la famille morale et oppressive; instruction professionnelle et gratuite, refonte totale de la vieille société pourrie, etc.*

On retrouve en effet ici le programme de transformation sociale tel qu'il se présentait à la vision du penseur.

Le ponctuel, la valeur aspectuelle de l'événementiel, le temps qu'il se réserve dans «Germinal»

Au contraire du temps du stéréotype, qui s'étend sur la durée, domine, persiste, et résiste à l'avènement de l'événement, le temps de l'événementiel se réserve un délai de temps très court, car il est momentané, ponctuel, borné. Dans la quatrième partie du texte, l'emploi des verbes indiquant une action bornée s'explique par la déclaration de la grève: «*Et, brusquement, ce lundi, à quatre heures du matin, la grève venait d'éclater*».

La production de l'événement est annoncée par le Passé immédiat dans le passé, par la valeur aspectuelle de l'adverbe *brusquement* et par la précision de l'heure, *quatre heures du matin*. La forme temporelle citée et l'adverbe *brusquement* ponctuent ou situent d'un coup l'événement.

L'événementiel, étant un concept de la phénoménologie, a ses phases et ses stades d'installation. P. Ricoeur envisage la venue de l'événement en trois phases: d'abord *quelque chose arrive, éclate, déchire un ordre établi* (41).

Les termes dont use A. Camus – *le stade de la peste, au deuxième stade de la peste* – répondent à cette spécificité de l'événement définie par les philosophes. L'événement, selon P. Ricoeur, *se prépare, s'annonce par des*

signes «avant-coureurs», il approche, il éclate, il s'abat sur..., il se caractérise par ses les signes sémiotiques, ses avant-coureurs, en fin de compte, l'événement recule, meurt, passe (12).

Le processus qui prépare la venue de l'événementiel chez Zola et ayant pour valeur aspectuelle le non-borné est aussi marqué par des imparfaits actionnels et répétitifs, nécessaires à la production de la catastrophe. La dernière étape de celle-ci a son langage: noms et verbes d'action, d'une nature sémantique, phénoménale, particulière: *Les secousses se succédaient; il en jaillissait des gerbes d'étincelles; la plaie... s'agrandissait toujours; l'éboulement, commencé par le bas... se rapprochait de la surface; les charpentes se rompaient; des détonations souterraines éclataient; une artillerie monstrueuse canonhait, etc.*

La présentation de l'écroulement du Voreux comme expression évidente de l'événementiel abonde surtout en noms d'action, qui dotent l'événement, tantôt d'une valeur neutre (accident), tantôt d'une valeur d'intensification extrême (catastrophe, écroulement, tempête): *l'écroulement final du cuvelage, l'inondation, le déluge, la débâcle, le craquement, des détonations, ronflement de la tempête, le grondement continu et croissant de l'averse, un dégorgeant d'écluse, l'accident, l'effondrement, un pareil désastre, chute profonde, la plaie, l'éboulement, des secousses, la catastrophe, etc.*

Tous ces noms traduisent nombre de propriétés internes, comme celles de l'inattendu, de l'extraordinaire et de l'effroyable de l'événementiel.

L'accumulation des verbes au passé simple et leurs effets pragmatiques dans «Germinal»

L'événementiel dans ce roman se présente sous la forme d'un phénomène naturel, ayant pour source les actions d'un agent animé. On a là finalement une sorte d'allégorie animant, personnifiant la cause d'un phénomène étranger à la volonté humaine. Ainsi, dans la séquence de l'effondrement du Voreux, il faut distinguer le temps de l'action agentive et le temps d'un processus non-agentif, mais agissant comme une force agentive. Il s'agit du «torrent d'eau» qui, une fois mis en marche par l'agent humain, agit comme agirait un être humain en faisant son travail destructif, ayant pour finalité l'écroulement de la mine.

La production de l'inattendu catastrophique, l'écroulement du Voreux, détermine l'apparition du passé simple. L'accumulation des verbes au passé simple marque le bornage du processus continu de destruction, de

l'inondation, et exprime l'effet d'une catastrophe soudaine se réalisant en cascade: «*En moins de dix minutes, la toiture ardoisée du beffroi s'écroula, la salle de recette et la chambre de la machine se fendirent, se trouèrent d'une brèche considérable. Puis les bruits se turent, l'effondrement s'arrêta, il se fit de nouveau un grand silence*».

Les verbes utilisés au passé simple *s'écrouler, se fendre, se trouer, se taire, s'arrêter, se faire un grand silence*, sont des verbes dont l'action désignée est de courte durée, une action bornée brusquement.

Lors de la dernière phase de la catastrophe, l'imparfait cède la place au passé simple, chacun de ces temps ayant sa fonction bien définie: le premier construit et maintient le stéréotype, le second a pour objectif de détruire ce qu'avait construit l'imparfait; l'un le rend durable, l'autre le supprime, l'extermine pour instaurer un événement et pour construire ensuite un autre stéréotype. En fin de compte, c'est à travers ces temps que le stéréotypé et l'événementiel s'excluent et coexistent à la fois.

Le participe passé à valeur aspectuelle perfective est exploité par le narrateur pour désigner le dernier stade de l'effondrement du Voreux, pour marquer le caractère ponctuel, borné de l'événementiel: «*Le Voreux venait de couler à l'abîme, [la machine] bue par la terre, fondue ainsi qu'un cierge colossal*». «... *son genou de géante... elle, [la machine] expirait, broyée, engloutie, ... elle s'enfonça d'un bloc, bue par la terre fondue; l'effondrement s'arrêta*.

C'est le verbe *s'arrêter*, en particulier, qui, par sa valeur sémantique et par la forme temporelle, désigne le résultatif du processus de l'effondrement de la machine.

L'achèvement de l'inondation est marqué par une série de passés simples, de participes passés à valeur perfective, par un terminatif momentané:

... ce cratère de volcan éteint, le bâtiment des chaudières creva ensuite, disparut, la tourelle carrée tomba sur la face, ainsi comme un homme fauché par un boulet. Et l'on vit alors une effrayante chose, on vit la machine, disloquée sur son massif, les membres écartelés, lutter contre la mort: elle marcha, elle détendit sa bielle, son genou de géante, comme pour se lever; mais elle expirait, broyée, engloutie.

Le passé simple marque la production de l'événement majeur, celui de l'écroulement de la machine du capital incarnant dans la vision de Souvarine la force ayant causé tous les maux et les malheurs qu'ont vécus et continuent de vivre les mineurs, non seulement ceux de Zola, mais les mineurs du monde. Les formes verbales nommées désignent le bornage des

actions de l'agent invisible et parfois visible, comme celui du Torrent d'eau du roman.

Le passé simple, comme signe grammatical de l'événementiel, s'oppose au temps grammatical des stéréotypes «*des temps ordinaires*» pour lesquels Camus utilise le présent de l'indicatif et l'infinitif à valeur durative, alors que Zola use de l'imparfait comme marque des stéréotypes des temps de la peste.

Le temps court de l'événementiel dans le roman «La Peste»

A côté de ces régularités de manifestations des caractéristiques temporelles des deux types de temps, du temps stéréotypé et du temps événementiel, l'analyse du temps de la Peste, installée dans la ville d'Oran, permet de définir une temporalité et un temps différents de celui de la courte durée que les historiens ont assigné à l'événement social et, par suite, à l'histoire événementielle. Il s'avère que certains événements sociaux, voire d'une autre nature, se manifestent d'une manière progressive dans la trame de la longue durée. C'est le cas de la Peste, car l'auteur parle des stades de ce phénomène: *premier stade de la peste, deuxième stade*, termes par lesquels on exprime le duratif du processus de développement de l'épidémie.

Le passé simple, c'est la forme temporelle du perfectif, du bornage, donc de l'achèvement du procès qui s'exprime. Il ne comporte qu'une somme d'instantanés fermée sur elle-même, c'est-à-dire perfective, ce qui en fait un mode privilégié de l'expression du surgissement ou de l'arrivée brusque de tout événement, et, pour cette raison, il est le temps de l'événementiel et de la narrativité par excellence.

Revenons à «La Peste»:

... elle apparut réellement pour ce qu'elle était, c'est-à-dire l'affaire de tous.

Mais à partir du moment où la peste se fut emparée de toute la ville, alors son excès même entraîna des conséquences bien commodes, car elle désorganisa toute la vie économique...

Quoique cette brusque retraite de la maladie fût inespérée, nos concitoyens ne se hâtèrent pas à se réjouir.

Le temps et l'aspect de l'événement sont traduits par des formes tant verbales qu'adjectivales, voire substantivales: l'adjectif *brusque* marque la soudaineté et la brièveté de la retraite de la peste, le nom d'action *la retraite*

comporte dans sa structure sémantique le duratif ainsi que le sème du perfectif.

Conclusion

L'événement et le stéréotype sont envisagés comme modes de vie et d'expression de leur alternance dans la vie d'une communauté sociale ou de leur coexistence dans le même espace et dans le même laps de temps. Leur alternance ou leur coexistence constituent, loi légitime de l'évolution sociale, cette thèse qui sert d'argument pour la conceptualisation, pour les représentations qu'on se fait sur le monde, finalement, pour sa connaissance.

La pratique au quotidien des stéréotypes sert de signe d'un certain ordre, de stabilité instaurée dans une société, la production de l'événement marque l'installation du désordre dans l'ordre, de l'instabilité dans la stabilité, ces contradictions étant nécessaires et incontournables. La venue de l'événement pourrait être de nature obligatoire, nécessaire ou aléatoire. Il pourrait être déclenché par un agent animé et par un agent naturel, phénoménal, inconnu. C'est surtout l'événement aléatoire qui a une source, un agent indéterminé.

L'analyse du langage de l'événement et du stéréotype a démontré que chacune de ces entités s'approprie des outils linguistiques qui les expriment. Ils sont de nature lexicale, sémasiologique, morphologique, syntaxique, stylistique, textuelle, finalement, puisque tout texte a pour source de révélation le côté événementiel ou situationnel du monde.

Malgré le nombre sensible des marques de ces entités, l'outil linguistique déterminant de l'événement et du stéréotype, c'est leur forme temporelle: l'événement est marqué par le passé simple, le stéréotype s'exprime par l'imparfait. Le locuteur se sert de l'imparfait pour actualiser l'itérativité et par suite, la durabilité du stéréotype, lorsqu'il s'agit de la production d'un fait événementiel, il recourt au passé simple; la première forme temporelle marque le temps long du stéréotype, la deuxième exprime le temps court de l'événement.

Bibliographie

Desclés Jean-Pierre, «Le concept cognitif d'événement», in Calabrese, L., Marsac, F. & Van Raemdonck, D. (éds.). *Le concept d'événement et autres*

- études* /(*Neophilologica*, n°26). Katowice Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, (2014), p. 7-22.
- Desclés, Jean-Pierre, Guentchéva, Zlatka, «Les référentiels aspecto-temporels, une approche formelle appliquée en français», *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, CVI, 2011, fasc. 1, p. 95-127.
- Chapira, Charlotte, *Les stéréotypes en français: proverbes et autres formules*. Paris, Ophrys, 1999.
- Dufays, Jean-Louis, «Le stéréotype, un concept clé pour lire, penser et enseigner la littérature», in Actes du 21^e Colloque d'Albi *Langages et Signification Le stéréotype: usages, formes et stratégies*, Toulouse-le Mirail, 2001, p. 19-30.
- Greimas, Algirdas Julie, *Sémantique structurale*, Paris, P. U. F, 1966.
- Lupasco, Stéphane, «La désintégration de l'événement. La logique de l'événement», in *Communications*, Ecole pratique des Hautes Etudes. Centre d'Etudes des Communications de masse, N 18, Paris, Seuil 1972, p. 97-106.
- Morin, Edgar, «Le retour à l'événement», in *Communications*. Ecole pratique des Hautes Etudes, Centre d'Etudes des Communications de masse, N 18, Paris, Seuil, 1972, p. 6-20.
- Morin, Edgar, «L'événement – sphinx», in *Communications*. Ecole pratique des Hautes Etudes, Centre d'Etudes des Communications de masse, N 18, Paris, Seuil, 1972, p. 173-192.
- Pottier, Bernard, *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, Klincksieck, 1974.
- Raus, Rachel, «Pour une approche interdisciplinaire du stéréotype: le cas du *Topos* d'Ulysse au XVI^{ème} siècle», Actes du 21-e Colloque d'Albi *Langages et Signification Le stéréotype: usages, formes et stratégies*, Toulouse-le Mirail, 2001
- Rastier, François, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987.
- Ricœur, Paul, «Événement et sens», in *L'événement en perspective*, Paris, 1991, p. 9-21.
- Wittgenstein, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1993.
- Camus, Albert, *La Peste*, Paris, Gallimard, 1947.
- Zola, Émile, *Germinal*, Paris, Librairie Générale Française, 1983.